QUELQUES CONSIDÉRATIONS PALÉOGRAPHIQUES ET LINGUISTIQUES AU SUJET DE L'INSCRIPTION VOTIVE DE 1313—1314 À STREISÎNGEORGIU

ION-RADU MIRCEA

Les recherches entreprises par la Direction du Patrimoine National et dirigées par Radu Popa de l'Institut d'Archéologie de Bucarest à l'église de Streisîngeorgiu (Haţeg, dép. de Hunedoara) devaient aboutir en juin 1975 à des résultats d'un remarquable intérêt. En effet, une couche de peinture plusieurs fois centenaire perça à jour sous l'enduit peint au XVIIIe siècle, illustrée, dans le sanctuaire, par les images monumentales de deux saints à cheval et une inscription votive des années 1313—1314. Il y a de fortes présomptions pour que cette inscription — qui précède d'environ un siècle celle, déjà connue, de la tour et datée de 1408 — soit de la même main que les fresques partiellement dégagées, ce qui permettrait leur exacte datation. Le texte mentionne le nom de St. Georges, patron de l'église à l'époque ; le village aussi, appelé alors «Sîn Georgiu», lui devait sans doute son nom.

Pour ce qui est de la peinture mise au jour en 1975, avant qu'on puisse la faire valoir comme il convient, il faut attendre la fin des travaux de nettoyage et de restauration. Cependant, vu son importance littéraire et historique, l'inscription a été entièrement dégagée. Grâce à elle, on peut reconstituer les étapes de la construction et de la peinture de l'édifice. Ses implications historiques vont encore plus loin, car elle permet de constater l'existence de certaines formes anciennes d'organisation de la société féodale roumaine, à Haţeg et en Transylvanie en général, tout en constituant aussi un témoignage de la continuité de vie daco-romaine dans ce territoire.

Au point de vue linguistique et littéraire, cette inscription se révèle d'une importance exceptionnelle, tant par les caractères graphiques et les formes grammaticales dont elle se sert, que par les conclusions auxquelles conduit son texte. Il s'agit de l'un des plus anciens documents en vieux-slave mis au jour en Roumanie ; langue d'église et de chancellerie, on connaît mal ses débuts dans ce pays, où elle fut néanmoins pendant quelques siècles la langue des lettrés et de la culture écrite.

L'inscription de Streisîngeorgiu semble être la première d'une série, enrichie avec chaque monument d'architecture édifié en ces temps révolus, avec chaque fresque de l'époque médiévale roumaine. A titre d'exemple, mentionnons de cette série d'inscriptions votives, à part celle qui fait l'objet du présent article ou l'inscription de 1408 de la même église, celle datée vers 1369, de l'église St. Nicolas de Curtea de Argeş.

Difficile à déchiffrer, l'inscription du sanctuaire de Streisîngeorgiu est tout aussi difficile à photographier, à cause de son mauvais état de conservation : la teinte délavée des lettres, ainsi que l'absence d'une partie du texte même, là où l'enduit est très endommagé. Les légères différences notées entre la lecture de Radu Popa et la nôtre s'expliquent par le manque de clarté du texte vers le milieu des lignes 1—2 et 5—6. Ceci n'empêche d'ailleurs pas notre accord quant à la restitution de l'ensemble, et il convient de reconnaître de toute façon le mérite de notre collègue dans le déchiffrement des caractères effacés par le temps. Nous lui devons aussi le magnifique décalque, unique reproduction valable de cette inscription jusqu'à ce qu'il soit possible de la faire bénéficier des toutes dernières techniques de la photographie.

Description du texte. Une bordure à motif décoratif (endommagée dans sa partie supérieure) délimite la superficie à peu près carrée (59 × 58 centimètres) du champ de l'inscription. Celle-ci se compose de trente-sept mots — distribués sur dix lignes, soit 169 lettres —, quatre chiffres et dix-neuf signes de ponctuation, dont deux croix tête de ligne et dix-sept doubles points ; cinq mots tildés indiquent des abréviations [1]. Le double point sert à séparer les mots et à marquer les chiffres, bien qu'à l'ordinaire l'indicatif de ces-derniers soit un trait horizontal (tilde) surmontant

[1] Un seul mot abrévié кнѧзоу pour кнѧзоу en est dépourvu.

DACIA, N. S., TOME XX, 1976, p. 63–69, BUCAREST

http://www.daciajournal.ro https://biblioteca-digitala.ro

la lettre respective. A retenir que les signes de ponctuation ne se retrouvent que dans les sept premières lignes : les trois dernières en sont entièrement dépourvues. En retirant du total de trente-sept mots la conjonction и, qui revient neuf fois, ainsi que la préposition на utilisée deux fois et la répétition des termes оставлѥнии и грѣхωлмъ, il ne reste que vingt-quatre mots. Par conséquent les moyens de s'exprimer en vieux-slave de celui qui rédigea le texte s'avèrent des plus modestes.

Fig. 1

L'aspect graphique. Tout indique que le peintre de l'inscription était loin de bien connaître la technique de l'écriture monumentale : ses traits sont irréguliers, le dessin de la bordure, inachevé et rudimentaire, manque de sûreté, d'autant plus que l'artisan respectif n'a pas pris la peine de régler auparavant son champ. De même que les scribes et les copistes de l'époque, le peintre d'une inscription devait préparer son champ avant d'y tracer les caractères d'un texte. Au moyen d'un cadre rigide, en bois, sur lequel des ficelles bien tendues figuraient les lignes (quelque chose dans le genre d'une forme de papetier), l'enduit était réglé à la manière d'un papier à écrire, soit par des éraflures, soit par l'esquisse au charbon ou avec des couleurs en poudre de la base des lignes écrites et de leur cadre. Or, cette opération préalable manque justement dans notre cas. Le peintre, s'attaquant à son travail, ne pensa guère à en préparer le champ. De là une inégalité manifeste dans la

http://www.daciajournal.ro https://biblioteca-digitala.ro

distribution des lignes écrites (six pour le registre supérieur et quatre seulement au registre inférieur) et le format des caractères graphiques. Les lignes ondulent au milieu et changent de direction avant d'aboutir à leur point final, tantôt en tirant vers le haut de leur cadre (les cinq premières), tantôt accusant une tendance à descendre au-dessous de ce qu'aurait été leur tracé normal.

De tailles disparates, les caractères suivent chacun leur propre angle d'inclinaison. Si les mots des six premières lignes se composent, en général, de lettres petit format (bien qu'on puisse relever par endroits quelques caractères plus grands), leur taille change sensiblement à partir de la huitième ligne. Il semble que, constatant qu'il ne lui restait que sept mots (c'est-à-dire un total de 61 caractères, chiffres et signes de ponctuation) pour combler l'espace encore libre, le peintre de l'inscription décida tout à coup d'adopter les lettres grand format, si bien que pour y faire entrer le dernier mot du texte (зограѳѣ), il dut le comprimer outre mesure [2].

Pour les mêmes raisons, les caractères qui composent chaque ligne paraissent tantôt s'agglutiner en boitant, tantôt tituber chacun de son côté, ce qu'aucun callygraphe, tant soit peu expérimenté, ne pouvait se permettre. Cette incapacité à régler «la mise en page» de son texte suggère une main encore malhabile dans le domaine de la peinture des inscriptions.

Quelques remarques s'imposent aussi en ce qui concerne l'orthographe. Tout d'abord, outre l'absence fortuite de quelques lettres (д, ж, ѯ, ѱ), notons l'usage de оу pour remplacer ȣ, jamais employé. De même, celui qui traça cette inscription ne se sert jamais des lettres palatalisées; qui plus est, il n'emploie la lettre ъ₁ ni même quand l'étymologie le réclamerait, comme il aurait fallu le faire au moins dans deux cas. Il remplace, en outre le ь par le ъ, à une exception près, dans le mot помощьи de la ligne 7, mais, même dans ce cas-là, il s'agit d'une triple ligature. L'abréviation d'un mot est indiquée par un trait horizontal le surmontant. A noter la présence une seule fois de l'ѡ superposé (ligne 6), et peut-être encore le т dans le cas du mot ѡставлѥние de la même ligne, sans qu'on puisse pourtant l'affirmer en toute certitude. Dans le mot грѣхѡмъ, l'oméga représente sans doute la correction apportée à un *lapsus calami*. En revanche, les ligatures créant des monogrammes de deux ou trois lettres sont fréquentes [3] et la plupart de ces monogrammes se retrouvent chez les copistes du temps.

A part la grande variété relevée dans la forme des lettres composant cette inscription, il convient de souligner aussi quelques singularités de leur tracé, qui rendent l'ensemble différent des textes cyrilliques contemporains. Notons en ce sens le dessin du ѵ (lignes 6, 9, 10), celui du ѣ (lignes 4, 6, 8, 10) et notamment celui du ф (qui revient deux fois ligne 10). Pour ce qui est de la lettre ѣ, le demi-cercle de la boucle tangente au pied de la haste, à droite, est remplacé par un triangle dont la pointe donne naissance à une haste barrée à la base, d'un trait horizontal, aux extrémités tombantes; il n'y a qu'un seul cas où cette lettre suit un tracé différent (ligne 8). Encore plus original s'avère le dessin de la lettre ф, formé d'un cercle ou un ovale superposé d'un т. Dans les alphabets grec, cyrillique et glagolitique, cette lettre se compose toujours d'un cercle transpercé de part en part d'une haste; parfois, dans sa forme monumentale, la partie supérieure de la haste est traversée d'un trait horizontal. Il est difficile d'imaginer la source de laquelle notre peintre a puisé son inspiration pour donner un tracé aussi bizarre à cette lettre. L'unique analogie fournie par l'écriture de l'époque serait le monogramme signature du prince souverain de Serbie, Etienne («Ştefan») Milutin, dans le diplôme de 1282 [4], où la barre verticale perce le cercle pour composer la ligature тф. Malgré cette analogie, il semble toutefois s'agir d'une invention du peintre de Haţeg. Cette variété de formes, attestée par les lettres, et les autres signes graphiques révèle surtout une main malhabile à les tracer. Quant à la lettre de la préposition на, qui semble avoir été corrigée (debut de la ligne 8), elle peut être l'indice d'une incertitude de rédaction en ce qui concerne les trois dernières lignes.

Il s'ensuit de notre exposé que, si doué que fût le peintre de la fresque du sanctuaire, il restait néanmoins un scribe sans expérience et n'avait rien d'un véritable clerc. Son œuvre manque de cette uniformité qui fait la beauté d'une écriture et s'il se révèle ingénieux dans la reproduction des images, cette qualité devient un défaut dans son hypostase de copiste. Sans doute, lui manquait-il l'apprentissage dans quelque centre de peinture, mais, d'autre part, de tels centres ne devaient guère être fréquents de son temps dans la région de Haţeg, même si celle-ci n'en était pas absolument dépourvue.

Le texte. En ce qui concerne son formulaire, l'inscription de 1313—1314 est réduite au minimum nécessaire. Il comporte une proposition unique, composée comme suit : l'année selon la chro-

[2] Le texte totalise 192 signes, dont 22—27 signes pour les lignes 1, 2, 3, 6, 7; 13—18 signes pour les lignes 4, 5, 8. Les lignes 8 et 9 sont faites de caractères grand format.

[3] Ligne 3 : цн et гн; ligne 6 : лъ et ав; ligne 7 жн; ligne 8 : нн; ligne 9 : ан; ligne 10 фн et лѣ; triple ligature à la ligne 7 цьн, ние et ligne 8 авл.

[4] Pr. dr. Vladimir Mošin, *Палеографски албум на јужнословенското Кирилско писмо*, Skopje, 1966, pl. 66, n° 62 *a*; pl. 49, n° 45 *a* et *b*.

http://www.daciajournal.ro https://biblioteca-digitala.ro

nologie byzantine; la mention de l'œuvre d'édification ou de la peinture du monument — ou bien de quelque autre intervention subie par celui-ci — ; l'évocation des saints protecteurs, à commencer par Saint Georges dont l'image est reproduite dans le sanctuaire; les noms des fondateurs, le knèze Balea (ou Bala) et le pope Naneş, peut-être aussi le peintre Théophile, chacun accompagné d'une formule consacrée donnant la raison de leur initiative. Dans le cas du knèze, la formule est «pour qu'ils lui soient secourables et pour le pardon de ses péchés »; celle du pope Naneş se révèle un peu plus longue: «pour lui être secourables et lui assurer le salut et le pardon de ses péchés ». Le texte se présente, comme on le voit, plutôt sec, sans fioritures stylistiques. Il offre en outre quelques écarts par rapport au slavon de l'époque.

Ces-derniers s'annoncent dès le début, le substantif лѣто («année ») étant réduit à sa seule initiale — abréviation jamais rencontrée jusqu'à présent dans les textes slavons connus — ce qui donne вл:, au lieu de la forme complète въ л(ѣто). Vu sa singularité, nous croyons ne point nous tromper en l'attribuant soit au rédacteur du texte, soit au peintre. En tout cas, elle est complètement étrangère aux scribes et aux clercs de l'époque, autant qu'aux graveurs sur pierre ou aux peintres épigraphes.

Tout aussi particulière s'avère la manière dont est indiqué le millésime: le peintre use des numéraux тъсѧщи (pour mille au singulier ou au pluriel) et сътно (pour cent), alors que le reste du millésime est indiqué en chiffres (:ѕ :, н : к :, :в :). Et même les deux numéraux mentionnés s'écartent des formes courantes, qui sont тъсѧща, тъсѧщи, тъсѧще[5] ou сътно. A la place de la lettre ъı réclamée par l'étymologie du mot тъсѧщи, on constate la présence inusitée de ъ. De même, le terme сътно, employé au lieu de съто est d'un usage peu fréquent dans les textes du temps [6].

Le mot suivant, un verbe, précise l'acte de fondation почн... ъмъ цр(ъкъ)ве. Les difficultés commencent dès qu'il s'agit de combler le vide indiqué par les trois points. A en juger d'après le décalque précité, ce vide ne pouvait comprendre que la seconde barre de la lettre н et une ou deux lettres au plus, précédant la terminaison —ъмъ. Ceci suggère la forme почн(н)ъмъ, bien qu'il soit laborieux de lui trouver la justification grammaticale. Or, sa traduction est du plus haut intérêt. S'agit-il du verbe почѧти, почьнемъ (le présent à la première personne du pluriel), почѧхомъ (le même à l'aoriste), почѧлъ (au part. passé act. II), signifiant «commencer »? Est-ce le verbe починити починаемъ (le présent à la première personne du pluriel), починахомъ (à l'aoriste), починилъ (au part. passé act. II), dont le sens est «faire »? La première lecture donnerait «nous avons commencé l'église », c'est-à-dire que l'inscription aurait précédé le parachèvements de l'édifice [7] ou tout au moins l'exécution des fresques [8]? Toutefois, d'habitude, dans les pays roumains, si une inscription ou n'importe quel document écrit mentionne le moment initial des travaux auxquels il s'applique, cette mention est sitôt suivie par celle de la date finale des travaux respectifs [9]. C'est ce qui nous incite à pencher plutôt en faveur de la deuxième signification de ce verbe, en adoptant la lecture «nous avons fait l'église », l'inscription étant peinte fort probablement après la fin des travaux. Mais, si tel était le cas, le verbe devrait être à l'aoriste, qui est la forme en usage dans les documents et les inscriptions roumaines en slavon, quand il s'agit de rendre les formes du parfait [10]. Or l'aoriste du verbe починити est починихомъ, ce qui suppose l'insertion de trois lettres au lieu de deux dans l'espace lacunaire. D'autre part, la forme починъмъ de l'aoriste semble difficile à expliquer. Cependant, compte tenu des écarts faits par

[5] Fr. Miklosich, *Lexicon palaeoslovenico-graeco-latinum emendatum auctum*, Vindobonae, Guilelmus Braumueller, 1862—1865, p. 1020.

[6] *Ibidem*, s. v. съ тънъін: вьедино н·з·сътоное лѣто. Un seul exemple, dans l'épilogue serbe d'un texte religieux de 1317—1318 : въ лѣт(о)·ѿ·н·ѩ·сотно, chez Vladimir Mošin, *op .cit.*, 77, pl. 73.

[7] L'église est de beaucoup antérieure aux années 1313—1314 (v. Radu Popa, Dacia, 20, 1976).

[8] Cependant, l'inscription de 1408 attribue à « jupan » Chendreş non seulement la peinture, mais aussi l'édification de l'église.

[9] L'inscription votive de 1408 use des termes : създа ... се манастир ... и совершисенипописа се « a édifié ... ce monastère ... et l'a achevé et l'a peint ». Les documents valaques eux aussi emploient à l'aoriste les verbes « édifier » (създахъ) et « ériger » (въздвиже); voir les documents de <1374> pour Vodiţa, ceux du 27 juin 1387 pour Tismana, du 4 septembre 1389 et du 8 janvier 1392 pour Cozia, chez P. P. Panaitescu, *Documentele Ţării Româneşti. I. Documente interne* (1369—1490), Bucureşti, p. 36, 42, 51, 54; *Documenta Romaniae Historica, B. Ţara Românească*, t, I (1247—1500), édités par P. P. Panaitescu et Damaschin Mioc, Bucureşti, Editura Academiei, 1966, p. 17, 22, 28, 42. Quant aux inscriptions votives des monastères et églises de Moldavie, de même que celles des édifices civiles ou des forteresses de l'époque d'Etienne le Grand, elles emploient le verbe « édifier » à l'aoriste, dans la formule « a commencé et a achevé » (нача сѧ зидати ... и съвръши сѧ ou създа ... и създати нача сѧ ... и съвръши сѧ) cf. *Repertoriul monumentelor şi obiectelor de artă din timpul lui Ştefan cel Mare*, Bucureşti, 1958, p. 61, 77, 94, 108, 109, etc. et p. 234. Notons le seul cas où l'on use de la formule « a commencé à édifier » (нача създати) sans que le moment final des travaux en soit mentionné : il s'agit de l'inscription votive gravée sur pierre de l'église de Pătrăuţi et datée de l'an 1487 (p. 61).

[10] Voir ci-dessus, note 9. On pourrait prendre également en considération une forme rare du parfait composé, où la désinence —ъмъ représenterait le verbe auxiliaire бѫт (la première personne pl. du présent du verbe бъти = être). Mais cette forme réclame le participe passé actif II du prédicat почн(нилъ) (с)ъмъ, ce qui aurait pour résultat de devoir faire entrer dans l'espace resté libre cinq lettres, pour lesquelles, pourtant, il n'y a guère de place.

http://www.daciajournal.ro https://biblioteca-digitala.ro

notre texte à la grammaire [11] — par exemple le complément d'objet direct faisant suite à ce verbe, avec la forme génitivale цр(ъкъ)ве qui remplace l'accusatif normal dans son cas, цръкъвь — on peut avancer l'hypothèse d'un aoriste simple avec la désinence — олъ adaptée à la racine почнин —, employé au lieu de l'aoriste sigmatique. Bien que peu satisfaisante, elle nous paraît pourtant l'unique explication à envisager, même si l'on tient compte de la difficulté tout aussi grande d'expliquer les changements successifs de la lettre*и, qui devient d'abord *ы et ensuite ъ.

Après avoir évoqué St. Georges, le patron de l'église, la Vierge «Mère du Seigneur» et tous es saints intercesseurs, l'inscription s'achève — comme nous l'avons vu — par la répétition des formules consacrées qui indiquent, avec les noms des fondateurs, l'intention dans laquelle ils ont entrepris cette œuvre.

La phonétique. De ce point de vue aussi, le texte présente quelques particularités, qui sont à attribuer soit au vieux-slave alors en usage, soit à l'influence du roumain, langue du pays.

Dans cet ordre d'idées, on constatera que notre texte use toujours de la lettre ъ (six fois), même quand l'étymologie réclamerait l'emploi de ь (ligne 4 : въсѣхъ au lieu de вьсѣхъ). Pourtant, cette lettre apparaît dans un seul cas, encore que douteux, à savoir dans l'orthographe du mot помощь (ligne 7), où elle est liée à la lettre précédente, щ, ainsi qu'à un и. Le rédacteur remplace ы par ъ : il écrit тъсѧщє pour тысѧща (ligne 1) ; с (вѧ)тъхъ pour свѧтыхъ (ligne 5) et peut-être aussi почн(и)ъмъ pour * почнимъ,* починъімъ. Or, quelque soit la rédaction d'un texte vieux-slave, jamais on n'y verra la lettre ъ employée avec cette valeur [12]. Par contre, les textes roumains des XVIe et XVIIe siècles accordent souvent cette valeur à la lettre ъ, de même qu'aux lettres ы et ѧ, ce qui n'empêche qu'elle serve en égale mesure avec la valeur d'un ə. Il y a bien des chances que la valeur donnée à la lettre ъ dans notre cas soit le premier témoin documentaire d'un processus linguistique et orthographique destiné à se généraliser à partir des premières traductions roumaines. Ceci mérite d'être souligné comme très important d'un double point de vue : le caractère particulier de la langue de notre inscription, d'une part, les débuts du roumain écrit, d'autre part.

Quant aux nasales ѧ et ѫ, la langue de l'inscription adopte la transformation de ѫ en ѧ ; on y lit помощиѧ pour le vieux-slave помощиѭ (ligne 3) et б(ож)иѧ pour le vieux-slave божиѭ (ligne 4), alors que la nasale ѫ ne se retrouve nulle part. De même, on remarquera l'absence de la palatalisation des désinences vocaliques qui précèdent une voyelle (voir les cas déjà cités pour — ѫ) : : —иѧ, — ие, — іє (спасение, ѡставление), avec l'unique exception de la désinence du génitif —ꙗ dans Гєѡргиꙗ.

La morphologie. En ce qui concerne le problème morphologique, il est réduit à une question de déclinaison, vu le nombre dominant des substantifs (19), augmenté de deux numéraux, un pronom et un adjectif possessif. A part un seul cas à l'instrumental (помощиѧ) c'est surtout le génitif singulier ou pluriel qui entre en jeu dès qu'il s'agit d'un attribut à valeur de substantif. Notons encore le datif possessif avec la même valeur syntactique, qui remplace le génitif (кнѧзоу Балъи, попоу Нанешоу), au singulier et par deux fois au pluriel, dans la formule ѡставление грѣхомъ, ainsi que l'accusatif avec la préposition на, pour un complément causal impliquant un but, et avec въ, employé une seule fois pour construire un complément circonstanciel de temps, въ л(ѣто). La confusion entre les diverses formes des nasales (que nous avons déjà relevée), la contraction du substantif с(вѧ)таго au lieu de свѧтаго ou encore с(вѧ)тъхъ, свѧтыхъ au lieu de свѧтынхъ, l'usage du datif possessif, sont autant de traits caractéristiques du slavon dont on se servait dans les pays roumains au Moyen Age. Mais d'autres particularités de notre texte n'ont rien à voir avec l'évolution de celui-ci. C'est le cas du génitif singulier цр(ъкъ)ве employé à la place de l'accusatif цръкъвь que réclamait sa position de complément d'objet direct. La même remarque s'applique au datif de l'anthroponyme roumain Балъи ou, Балѣи. En fait, c'est le roumain — la langue du rédacteur de l'inscription — qui se manifeste ainsi dans un texte slavon.

L'anthroponyme *Balea* est bien fréquent chez les Roumains et il figure dans les sources historiques les plus anciennes [13]. En tant que substantif, *Balea* (nominatif singulier) suivait jadis au génitif et au datif la déclinaison des substantifs féminins, *Balii*. Le slavon des documents slavo-

[11] V. ci-après.

[12] Kiril Mirčev, *Историческа граматика на българския език*, Sofia, 1958, p. 119.

[13] Une lecture même superficielle de l'index des noms mentionnés dans les documents publiés (M. Costăchescu, *Documente moldovenești inainte de Ștefan cel Mare*, vol. I, *Documente interne* (1374—1437), Iași, 1931 ; vol. II : *Documente interne. Documente externe*, Iași, 1932, P. P. Panaitescu, *Documentele Țării Românești*, vol. I ; *DRH, B. Țara Românească*, t. I, index ; Ion Bogdan, *Documente privitoare la relațiile Țării Românești cu Brașovul și Țara Ungurească in sec. XV și XVI*, vol. I (1413—1508), București, 1905) atteste l'existence de l'anthroponyme Balea dès le commencement de XVe siècle, en Valachie comme en Moldavie. Pour la Transylvanie, son usage est déjà attesté à une époque antérieure.

http://www.daciajournal.ro https://biblioteca-digitala.ro

roumains garde au datif cette désinence [14]. Or, notre inscription, au lieu de la forme correcte *Бали, use d'un datif étrange : Балѣи ou Балъи[15]. Si l'on admet la lecture Балѣи, il s'ensuit que l'auteur du texte ne sachant pas comment résoudre les modifications phonétiques subies par la forme du nominatif en —*ea*, lui ajouta la désinence slave du datif, —и, de manière tout-à-fait mécanique. Dans le cas de la seconde lecture, il faut supposer la conservation d'un datif *Balăi* (si le nominatif était *Bală*) ou *Balîi* (pour le nominatif *Balea*). Ce datif en —*îi* au lieu de —*ii*, ajouté à la valeur donnée à la lettre ъ que nous avons déjà étudiée ci-dessus, apporte un nouveau élément grammatical, trahissant l'origine du rédacteur de notre texte, dont la langue était le roumain, ainsi que ses faibles connaissances du slavon.

Quant à l'autre anthroponyme roumain [16], Нанешоу, sa déclinaison ne met pas en cause les règles grammaticales du slavon.

Un troisième nom clôt l'inscription. Il est ajouté après celui du pope Naneş, le deuxième fondateur du monument, sans qu'il en soit séparé par quelque signe de ponctuation [17] ou conjonction copulative (и). La forme grammaticale de cette mention d'un «Théophile le peintre» (Ѳеѡфилѣ зографѣ) se révèle tout aussi singulière que l'absence de tout lien apparent avec le reste du texte. La désinence —ѣ est typique pour le datif singulier de la plupart des substantifs vieux-slaves féminins. Or, dans le cas présent, il s'agit de substantifs masculins, à flexion dure, dont le génitif aurait dû être en —а et le datif en —оу. L'unique explication possible serait l'hypothèse d'un génitif masculin calqué sur la déclinaison palatalisée, de type конь (gén. коня), mais avec la graphie —ѣ pour rendre la terminaison —ꙗ [18]. Cette explication ne laisse pas moins intacte l'énigmatique présence d'un «Théophile peintre» ajouté (au génitif) à la fin de notre inscription. Quelle interprétation lui donner? S'agirait-il d'un troisième fondateur ou bien n'est-ce que la simple signature du peintre?

De l'étude du texte et de sa présentation graphique se dégage aussi quelques traits de la personnalité de ce peintre, peut-être lui-même auteur de l'inscription. Ce qui frappe au premier abord, c'est le tracé malhabile des caractères, leur manque d'uniformité (comme forme, dimension, inclinaison), l'absence de cette élégance qui fait le callygraphe. Tout extérieur que soit cet aspect, il est l'indice d'un manque d'expérience dans l'écriture monumentale. La rédaction simpliste du texte porte dans le même sens. Il est évident que son auteur, s'il disposait de quelques connaissances élémentaires du slavon employé par la littérature religieuse de son temps, nageait néanmoins dans l'incertitude quand il sagissait des règles grammaticales de cette langue et de leur application, surtout dans le cas des noms de personnes. C'est là que se font jour certains éléments du roumain, sa langue maternelle, comme nous avons eu l'occasion de le voir (la valeur phonétique du caractère cyrillique ъ, qui est la même que celle des textes roumains écrits plus tard en cyrilliques ; le datif roumain *Balăi* ou *Balîi*).

Autour de la résidence et de l'église du knèze Balea, la vie devait s'épanouir dans un cadre patriarcal : sans avoir encore besoin d'une chancellerie pour la correspondance ou l'émission des diplômes. De son côté, le pope Naneş, s'il disposait des livres nécessaires au développement normal du culte, il était sans doute loin de manier la plume avec aisance, ce qui lui aurait permis de rédiger correctement ou de corriger le texte de cette inscription des années 1313—1314. L'application correcte des règles grammaticales requiert une instruction plus poussée que celle dont pouvaient bénéficier à l'époque les gens d'église du pays, prêtres ou clercs. Et une telle instruction devait être d'autant moins accessible à de simples artisans, du genre de ce peintre Théophile [19], mentionné à la fin de notre texte.

Dès les temps les plus reculés, les noms Balea (Bala) et Naneş sont très fréquents dans les pays roumains. Les premiers documents de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie font déjà mention d'un anthroponyme *Balea*. Il devait dériver vraisemblablement de la racine *bală* (substantif dialectal qui signifie «fauve, bête puissante», dont le sens figuré suggère une grande force physique et morale) [20]; le suffixe —*ea* [21] — spécifique pour les noms masculins roumains — ajouté à cette racine transformait le nom en anthroponyme. Tout aussi fréquent était

[14] Lucia Djamo-Diaconiţă, *Limba documentelor slavone în Ţara Românească în secolele al XIV-lea — al XV-lea*, Bucureşti, Editura Academiei, p.,283 l'exemple de Кръстѣ, Кръсти qui suit la déclinaison de type земля, avec le datif земли.

[15] Notre lecture du mot Балѣи (ligne 7 d'après le décalque); le tracé de la lettre ѣ est tout à fait différent de celui de cette même lettre dans les lignes 4, 6, 8, 10 — décrites ci-dessus.

[16] Voir notre note 1.

[17] Les dernières lignes sont complètement dépourvues de ponctuation.

[18] ѣ— pour le ꙗ— initial dans les textes cyrilliques, chez Fr. Miklosich, *Lexicon*, p. 1142—1148. Voir aussi Pandele Olteanu, Gh. Mihăilă, Lucia Djamo-Diaconiţă, Emil Vrabie, Elena Linţa, Olga Stoicovici, Mihai Mitu, *Slava veche şi slava românească*, Bucureşti, 1975, p. 27, §. 3.

[19] Théophile est un anthroponyme d'origine grecque, peu fréquent dans les sources slavo-roumaines.

[20] Voir ci-dessus, note 13.

[21] De nombreux anthroponymes sont formés avec ce suffixe dans les documents des XIVe et XVe siècles, de Valachie et de Moldavie.

http://www.daciajournal.ro https://biblioteca-digitala.ro

le nom Naneş : on le retrouve partout en territoire roumain, soit sous la forme de *Nan*, soit comme ici avec le suffixe *—eş* [22]. Notons que, par contre, ces anthroponymes n'entrent pas dans l'onomastique des peuples voisins [23]. Leur présence à Haţeg, dans l'inscription de 1313—1314, de même qu'au Maramureş, en Valachie ou en Moldavie est une preuve de plus en faveur de l'unité linguistique et culturelle des pays roumains au Moyen Age [24].

Grâce à la comparaison des deux inscriptions votives de la même église de Streisîngeorgiu, celle de 1313—1314 et celle du 2 octobre 1408 (cette-dernière repeinte au XVIIIe siècle) [25], on peut mesurer le chemin parcouru par la société féodale du pays pendant une centaine d'années. Au début du XIVe siècle, la vie locale gardait encore un caractère patriarcal, gouvernée par un knèze, non compris à l'époque dans l'organisation administrative du Royaume. Celui-ci possédait une chapelle de cour (цръкъвь) qu'il faisait peindre, ou peut-être repeindre, par un artiste de l'endroit. Un siècle plus tard, les diplômes du roi confirmeront par écrit le droit coutumier de l'héritage seigneurial. Dans le formulaire de l'inscription, à la place du knèze Balea figure le nom de Chendreş, qui s'intitule fièrement «jupan». La fondation devient un «monastère» (манастирь), qu'il se plaît à affirmer «édifié... et peint» par lui. A cette époque, le pays voisin de la seigneurie de Chendreş, la Valachie, connaissait une organisation féodale avancée, sous le règne du grand voïvode Mircea l'Ancien, suzerain des contrées transylvaines de l'Amlaş et du Făgăraş. Or, le titre dont se prévale Chendreş, la transformation de la modeste église de Saint Georges en «monastère» témoignent de l'influence d'origine extra-carpatique que cette région subissait à la suite des liens étroits qui unissaient les Roumains de Transylvanie — appelée en 1408 «la Transalpine» — aux Roumains de Valachie.

[22] Voir les mêmes collections de documents mentionnées ci-dessus, note 13.

[23] N. A. Constantinescu, *Dicţionar onomastic românesc*, Bucureşti, Editura Academiei, 1963, p. XXVIII, XXXIII, LVII, 9, 60, 187. Al. Graur, *Nume de persoane*, Bucureşti, Editura Ştiinţifică, p. 60—61, 120.

[24] N. Iorga, *Cea mai veche ctitorie de nemeşi români din Ardeal (1408—1409)*, ARMSI, séries III, 6, 1927, p. 171.

[25] La forme des lettres, autant que le slavon de rédaction russe, courant au XVIIIe siècle dans le sud-ouest de la Transylvanie, tel qu'il apparaît, par exemple, dans l'usage du mot совершин се à la place de съвръшин сѧ, ainsi d'ailleurs que le fait d'avoir laissé en suspens quelques mots inintelligibles, nous incitent à penser que l'inscription de 1408—1409 a dû être repeinte beaucoup plus tard, peut-être au moment de la restauration du monument tout entier.

http://www.daciajournal.ro https://biblioteca-digitala.ro